

La lecture pose aussi un problème de débit. Dès lors qu'en toute logique la lecture, au sens technique, ne vous pose pas de difficulté, vous pouvez lire un texte à un rythme très rapide. Mais la parole en public n'est pas un concours de lecture rapide. On ne parle pas pour soi. On parle pour les autres. Ce qui compte, c'est d'être compris. Or le rythme de la lecture n'est pas celui de la pensée. On lit plus vite qu'on ne pense. Si donc vous lisez, vous serez tenté de lire trop vite – ce à quoi rien ne fait obstacle, de votre point de vue – et votre débit sera trop rapide pour permettre à votre auditoire d'intégrer vos idées. À l'inverse, si vous improvisez, et que vous exprimez vos idées au rythme où elles vous viennent, votre débit sera nécessairement calé sur votre pensée, et vous ne courrez pas le risque du surrégime.

L'improvisation a aussi une réelle vertu d'authenticité. Elle permet à l'orateur d'exprimer de façon sincère les idées et les passions qui l'animent au moment de la prise de parole. À l'inverse, il y a, dans l'écriture en vue de la lecture, une part d'artifice. Quel crédit accorder à un orateur qui dirait, en lisant un texte préparé à l'avance : « Je suis très ému à l'instant où je prends la parole devant vous » ? L'émotion est un ressenti de l'instant, elle ne se décrète pas. Écrire à l'avance que l'on sera ému 24 ou 48 heures plus tard relève tout de même un peu de l'escroquerie, avec préméditation !

Je suis bien conscient du confort qu'offre le texte. Il rassure. Il a un effet « doudou ».

Mais je crois que seule l'improvisation permet d'être en permanence en prise avec le public, et donc de ne jamais perdre l'attention de celui-ci.

Pour toutes ces raisons, je vous invite à très rapidement cesser d'écrire intégralement vos interventions. Dans un premier temps, ce sera sans doute compliqué. C'est un peu comme lorsque, enfant, on vous a enlevé les roulettes d'étayage sur votre première bicyclette. Vous êtes tombé, mais vous êtes devenu un cycliste. Pour la parole aussi, sautez le pas.

Et surtout, ne substituez pas la récitation à la lecture. Les deux souffrent du même vice : elles sont antithétiques de la liberté. Qu'on le lise ou qu'on l'ait appris par cœur, le texte demeure une fausse bonne idée. Et c'est peut-être pire encore pour le « réciteur », qui fait semblant d'improviser. Sauf talent exceptionnel, il ne faut que quelques instants pour le démasquer. À force de regarder en lui défiler son texte, il abdique toute faculté de modification dans l'instant. Et surtout, il revient à célébrer de façon un peu excessive le culte du mot, alors que c'est l'idée qui doit primer. Et l'idée peut être traduite par plusieurs termes. Les mots ne sont que l'incarnation contingente des idées. Faites-vous confiance, lancez-vous, comme lors d'une discussion entre amis ou en famille. Que je sache, vous ne débattiez pas autour du gigot dominical avec un papier à la main, pourquoi le feriez-vous lorsque le public est plus nombreux ?

Attention toutefois : l'improvisation n'est pas l'art du n'importe quoi. Pour le dire rapidement, improviser ne s'improvise pas. C'est le sens de la phrase célèbre du grand improvisateur qu'était Winston Churchill : « Un discours improvisé a été réécrit trois fois. »

Le paradoxe de cet aphorisme n'est qu'apparent, et ce pour au moins deux raisons.

D'une part, l'improvisation n'est pas une génération spontanée. Elle ne naît pas de rien. Elle naît de l'histoire de l'improvisateur, de ses lectures, de ses expériences, de ses voyages, de ses réflexions. Parfois aussi de ses précédentes improvisations ! Le plus souvent, l'improvisation est la cristallisation éphémère, la forme donnée dans l'instant à une pensée qui s'est, quant à elle, construite de longue date. L'idée préexiste, c'est son incarnation en mots, sa formulation, qui surgit sur le moment.

D'autre part, l'improvisation peut ne pas être totale. On peut tout à fait s'aider de notes, d'un plan détaillé, de « bullet points ». Ce qui compte, c'est de se forcer à ne pas tout écrire.

Le discours prend alors la forme d'un slalom : il y a un point de départ, un point d'arrivée et des portes, qui sont des passages obligés. Entre ces points, le skieur trace librement sa route. Il en va de même pour l'improvisation. Ayez sur une page, qui restera sous vos yeux en permanence pour ne jamais risquer de vous perdre, la structure générale de votre intervention. Puis sur d'autres feuilles que vous passerez pendant votre discours, développez cette structure en notant les idées, les formules et les images que vous voulez absolument mettre en avant. Pour le reste, laissez-vous guider par votre instinct, qui vous mènera droit au but. Et s'il vous arrive d'achopper, de buter, de chercher vos mots, souvenez-vous que l'auditoire vous sera quoi qu'il en soit reconnaissant d'avoir pris le risque de rester en prise directe avec lui en improvisant, plutôt que d'avoir joué la sécurité en lisant.

L'improvisation est, par nature, un saut dans l'inconnu. Elle suppose donc une réelle confiance en soi. C'est pourquoi il faut s'efforcer de la travailler tous les jours, un peu comme un pianiste ferait ses gammes.

EXERCICES :

Chronique radiophonique

Je vous propose, pour cela, un exercice de chronique radiophonique, que vous pourrez si vous souhaitez enregistrer pour mieux constater vos progrès et les défauts qu'il reste à corriger. Chaque jour, prenez un fait d'actualité qui vous a marqué, choqué, surpris, intéressé, etc., et faites sur ce sujet une chronique de deux minutes pour donner votre point de vue. Commencez, si vous voulez, par l'écrire intégralement (soit environ 300 mots). Puis de jour en jour, réduisez le nombre de mots écrits (30 mots de moins chaque fois, par exemple) tout en maintenant la durée de la chronique. Vous arriverez très rapidement à un simple squelette de texte, tout en tenant la durée.